

PAUL WATSON, PREUX CHEVALIER DU GRAND LARGE



Devant le « Sam Simon », l'un des neuf bâtiments de Sea Shepherd Conservation Society, Paul Watson et son équipage de bénévoles, dans le port de La Rochelle, fin avril 2015, après l'opération « Icefish », 11e campagne de défense de l'association. © Barnard Sidler

Le 01 août 2015 | Mise à jour le 01 août 2015

UN ENTRETIEN AVEC ROMAIN CLERGEAT

[@RomainClergeat](#)

Fort d'une flotte de neuf navires, l'activiste canadien affronte avec audace baleiniers et autres rapaces de l'environnement.

Paris Match. Qu'attendez-vous de la COP21 ?

Paul Watson. Rien. Juste un espoir. Que la France montre un leadership solide. C'est une opportunité rare de laisser un héritage positif. Ma philosophie est simple : la nature réglera la question du changement climatique d'une manière ou d'une autre. Le problème n'est pas la planète mais l'humanité ! La nature obéit à trois lois : diversité, interdépendance et limite des ressources. Lorsque nous volons les ressources d'autres espèces, nous provoquons un déséquilibre mettant en péril l'écosystème dans son ensemble. Au rythme où l'on va, on se dirige vers un effondrement. Probablement avant la fin du siècle. Le monde de 2050 ressemblera à celui de 1850 : il y aura pour se déplacer des bateaux à voile, des moulins à vent, des chevaux...

Vous êtes bien pessimiste. Vous ne croyez pas à l'électrique pour le transport, par exemple ?

Non, car il y a 7,5 milliards d'habitants sur Terre. Quand je suis né, ils étaient moitié moins. Et on en compte 1 milliard de plus tous les dix ans. Or, le monde ne pourra pas subvenir aux

besoins de 15 milliards de personnes. C'est impossible ! Le développement durable, c'est de la foutaise, un mot inventé pour dire : "Continuons comme ça." Les pauvres veulent devenir riches et ces derniers, le rester. Il n'y a pas de pêche durable, pas de déforestation durable, pas de civilisation durable. Nous ne faisons que voler notre propre espèce.

Votre image publique est très controversée. Avez-vous directement accès aux leaders ?

Non. J'ai construit un comité de célébrités pour pouvoir les toucher, justement. Beaucoup sont d'accord avec ce que nous disons, mais ne veulent pas être vus avec nous. Hier, grâce à Pamela Anderson, j'ai fait transmettre un message à Poutine pour empêcher le passage en mer Baltique d'un cargo de viande de baleine. Parce que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre cette "guerre", nous avons avec nous deux James Bond, Sean Connery et Pierce Brosnan. Christian Bale, qui a joué Batman, est un supporteur aussi. Comme Martin Sheen. On n'écoute pas les scientifiques sérieux. On entend leur message quand il est véhiculé par des acteurs.



Le « Sam Simon » coupe la route du « Thunder », navire braconnier immatriculé au Nigeria, dans l'océan Indien, en mars 2015. La poursuite a commencé en Antarctique. Elle durera cent dix jours. © Bernard SIDLER/SEA SHEPHERD CONSERVATION SOCIETY

Vous êtes très fort en matière de communication. Etait-ce une stratégie planifiée depuis le début ?

J'ai décidé de devenir un activiste en voyant des chasseurs massacrer des ratons laveurs au Canada. J'avais 11 ans. Et j'ai cofondé Greenpeace en 1969, à 19 ans. Entre-temps, j'ai suivi les cours de communication dispensés par Marshall McLuhan. J'ai vite assimilé qu'il ne suffisait pas d'avoir raison, et que je devais utiliser les outils adéquats. Les médias comprennent quatre choses : sexe, scandale, violence et célébrités. J'ai donc mis cette maxime en application quand j'ai amené Brigitte Bardot sur la banquise, en 1977, pour sauver les bébés phoques. En 1984, j'ai lancé une campagne avec Bo Derek contre le massacre des loups en Colombie-Britannique. Sans sa présence à la conférence de presse, il n'y aurait eu personne. Je sais ces choses-là.

Votre sens de la communication et le but de votre action n'entrent pas en conflit ?

Je pose des limites. Nous n'avons jamais blessé personne. Nous opérons dans le périmètre de la loi. Et pourtant, je suis sur la liste d'Interpol avec les grands criminels non parce que j'ai commis un acte illégal, mais à cause des pressions politiques du Japon et du Costa Rica. Qu'est-ce que je fais là, moi ?

Pourquoi réfutez-vous le terme d'« écoterroriste » ?

Même le vocabulaire est pollué. BP ou Monsanto sont des écoterroristes. Les baleiniers japonais sont des écoterroristes. Pas moi ! Comment le serais-je en protégeant la nature ?



Sur le « Farley Mowat », au large des îles Galapagos, en avril 2003, Paul Watson lutte alors avec la police équatorienne pour arrêter le braconnage des requins. © Bernard SIDLER/SEA SHEPHERD CONSERVATION SOCIETY

Mais quand vous percutez d'autres bateaux pour les empêcher de pêcher, n'est-ce pas de la violence ?

La dernière fois, c'était en 1992. Pour détruire l'instrument qui permettait d'ôter une vie. "Vous ne pouvez pas commettre un acte de violence contre une espèce non vivante", a dit Martin Luther King. Si un homme est sur le point d'en tuer un autre et que vous lui prenez son arme, est-ce un acte de violence ? Pour moi, c'est l'inverse. Greenpeace m'a accusé en 1977 d'"acte de violence", parce que j'avais retiré un fusil des mains d'un chasseur. J'avais sauvé la vie d'un phoque. Le phoque a vécu, l'homme n'a pas été blessé et l'arme a été détruite.

Pourquoi avez-vous quitté Greenpeace ?

Sachez, d'abord, que plus aucun des membres fondateurs n'est encore à la direction de Greenpeace. Ça dit quelque chose, ça ! Greenpeace, c'était le nom de notre premier bateau, bien avant d'être celui de l'organisation. Au milieu des années 1970, Greenpeace a commencé à grandir et à rapporter de l'argent. Des avocats, des comptables sont entrés dans la danse. Patrick Moore, le vice-président, a participé à la campagne de 1977 pour sauver les bébés phoques. Celle pour laquelle la photo de Brigitte Bardot devait avoir un retentissement mondial. Mais Moore a voulu monter dans un hélicoptère avec elle. J'ai refusé. La place était

réservée pour le photographe, dont la présence était plus importante. Moore m'a alors menacé en disant que, s'il devenait un jour président, je serais viré. Six mois plus tard, c'était le cas. Je ne veux plus polémiquer avec Greenpeace, qui est devenu une sorte de multinationale de l'environnement avec un budget de 400 millions de dollars par an. Nous avons 2 % de leur budget, mais nous possédons neuf bateaux quand ils en ont seulement trois. Nous faisons plus de campagnes qu'eux chaque année. Ils ont l'argent, j'ai la passion.

"BP OU MONSANTO SONT DES ÉCOTERRORISTES. PAS MOI ! COMMENT LE SERAIS-JE EN PROTÉGEANT LA NATURE ?"

Quelle est la taille actuelle de votre organisation ?

Nous n'avons pas de membres à proprement parler, mais 500 000 sympathisants. Notre démarche est claire : voilà le problème politique, voici ce qu'on va faire pour le résoudre. Si vous approuvez, donnez de l'argent. Nous ne nous prostituons pas. Les gens viennent à nous. La plupart sont bénévoles, nous n'avons qu'une vingtaine de salariés. Mais il y a, en permanence, 100 personnes en campagne sur nos bateaux. Notre budget global est de 10 millions de dollars par an. Dont 90 % sont utilisés pour des actions concrètes.

Comment recrutez-vous les participants à ces expéditions qui demandent savoir-faire et sang-froid ? Ils semblent parfois un peu illuminés...

Avec une question : êtes-vous prêt à mourir pour une baleine ? S'ils répondent non, on ne les prend pas. Et quand certains me disent que c'est une situation un peu extrême, je réponds que je ne vois pas en quoi. De tout temps, on a envoyé des gens mourir pour de la terre, pour une religion. Cela me semble bien plus noble de risquer sa vie pour une espèce en danger, moins insensé de vouloir mourir pour la planète.

Vous avez 64 ans et venez de vous marier. Les années ne vous ont pas assoupli le caractère ?

Si je me réveillais un matin en pensant que je ne suis plus prêt à mourir pour ma cause, j'arrêtera. J'ai toujours pensé que les gens prêts à risquer leur vie pour une cause sont les seuls vraiment vivants.



Le jour de son mariage avec Yana Rusinovich, le 14 février 2015, à Paris. A g., Jacques Perrin, un réalisateur engagé pour la cause de la planète. © Bernard Sisler

Sans vous, sans votre image si forte, Sea Shepherd peut-il continuer ?

Chaque entité de Sea Shepherd a son responsable territorial. Si je ne suis plus là, ils continueront. Sea Shepherd se définit d'abord par ses actions. A l'heure actuelle, nous avons deux bateaux en campagne aux îles Féroé et une équipe à terre pour lutter contre le massacre des baleines. Nous avons des équipes au Honduras, au Costa Rica et au Nicaragua pour protéger les tortues, au Cap-Vert et en Bretagne pour sauvegarder les oiseaux, à Marseille pour nettoyer la Méditerranée du plastique qui la pollue. Il y a au moins une dizaine d'opérations en cours et ce n'est pas moi qui les dirige. Un jour, un type m'a appelé aux Etats-Unis en me disant : "Je vis en Ecosse, je suis employé de bureau. A côté de chez moi, on tue des phoques, que comptez-vous faire pour arrêter ça ?" Je lui ai répondu : "Vous êtes en Ecosse où l'on tue des phoques ? Moi, je suis à 6 000 kilomètres. Que comptez-VOUS faire ?" Il a monté Sea Shepherd Ecosse et, deux ans après, la chasse au phoque était interdite là-bas. Personne n'a besoin de Paul Watson.

"ON NE PEUT PAS ÊTRE UN VRAI DÉFENSEUR DE L'ENVIRONNEMENT SANS ÊTRE VÉGAN"

N'en faites-vous pas un peu trop quand vous hissez votre drapeau de pirate ?

Au contraire ! Il a provoqué un boom dans les soutiens. Il y a eu de grands pirates dans l'histoire : sir Walter Raleigh, sir Francis Drake, Robert Surcouf, John Paul Jones qui a fondé la marine américaine...

Aviez-vous des héros écolos quand vous étiez jeune ?

Jules Verne, à cause du capitaine Nemo. J'ai eu un sous-marin, mais ce n'était pas pratique. J'ai aussi travaillé avec Cousteau dans les années 1980. Il fut un des grands éducateurs du

public. Ses petits-enfants nous aiment bien. Philippe m'a même remis un prix. Mais le monde a changé. Les attaques contre la planète sont devenues plus agressives, plus nombreuses, plus intensives. Ses défenseurs ont dû se mettre au diapason.

Etes-vous absolument contre toute alimentation à base d'espèce animale ?

Nous tuons 65 milliards d'animaux chaque année. Cela contribue aux émissions de carbone davantage que toute l'industrie du transport ! C'est la plus grande cause de pollution des océans, où l'on trouve désormais des "zones mortes". Et 40 % des poissons pêchés le sont pour nourrir d'autres espèces. Les cochons mangent plus de poissons que les requins ! C'est proprement absurde. Il n'y a pas assez de poisson dans la mer pour continuer à nourrir une population toujours croissante. On ne peut pas être un vrai défenseur de l'environnement sans être végétarien. On comptait 60 000 baleines il y a cinquante ans, il en reste 10 000. Et combien de vaches élevées pour nos besoins ? 2 milliards. Combien de poulets ? 60 milliards. Stop !

Votre solution pour le changement climatique, c'est donc d'arrêter de manger de la viande ?

Il y a des solutions, mais personne ne veut les entendre. Arrêter toute pêche industrielle, tout de suite. On détruit les océans pour avoir du poisson dans son assiette. Trois cent mille baleines ont été tuées au XXe siècle. Or, chaque jour, une baleine défèque 3 tonnes de déchets dont se nourrit le plancton. Depuis 1950, il y a eu une baisse de 50 % du plancton dans nos océans. Cherchez l'erreur... Nous détruisons notre système de survie. Ce n'est pas possible d'avoir 7 milliards d'humains se nourrissant de viande. Le cycle naturel, c'est : une espèce prend et redonne sous une autre forme. Qu'avons-nous donné aux océans ? Rien. Les seuls moments où ils ont retrouvé un certain équilibre, c'est pendant les guerres mondiales. Si on arrêta la pêche industrielle, en vingt ou trente ans, on aurait repeuplé le système marin.

Des phrases comme "Un ver est plus important qu'un homme", c'est de la com' ou c'est sérieux ?

C'est sérieux ! Un ver n'a pas besoin de nous. L'inverse n'est pas vrai. Pareil pour les abeilles. Si elles disparaissaient demain, des millions de gens mourraient. On doit développer une façon de se nourrir basée sur les plantes. Il y va de notre survie.

De toute votre carrière d'activiste, quelle est la chose dont vous êtes le plus fier ?

De n'avoir jamais blessé aucun être humain. Nous pratiquons la non-violence agressive. Aucune religion n'aura jamais mes faveurs, parce qu'elles mettent l'homme au centre de tout. Cependant, lorsque j'ai rencontré le dalaï-lama, en 1989, il m'a dit : "Il ne faut faire de mal à personne mais, parfois, quand quelqu'un s'obstine à ne pas voir la lumière, faites-lui peur jusqu'à ce qu'il l'aperçoive enfin."